

Humaniste ou augustinien ?

Le carme Léon de Saint-Jean et l'Antiquité classique*

Parmi les écrivains spirituels qu'il a ressuscités et enrôlés sous la bannière de l'« humanisme dévot », H. Bremond n'a pas hésité à placer le carme Léon de Saint-Jean¹. Les historiens postérieurs qui ont rencontré ce personnage ont tous confirmé ce jugement². Une étude attentive de Léon de Saint-Jean nous a amené à contester son titre d'« humaniste ». Certes pour en discuter, faut-il préciser ce qu'on entend par « humaniste ». Il est des humanismes de toutes nuances, de tous les bords et de tous les temps. On est toujours l'humaniste de quelqu'un. L'humanisme, d'autre part, est moins un système, une doctrine, qu'un climat, une attitude. Il convient ici de placer cette notion dans un contexte historique,

* Léon de Saint-Jean, dans le siècle Jean Macé, est né à Rennes en 1600, et entra au couvent des carmes de sa ville natale en 1616. Fondateur du couvent du Saint-Sacrement, rue des Billettes à Paris, en 1633, il participa activement au maintien et à la diffusion de la réforme de son ordre, dite de la province de Touraine ; il occupa les plus hautes charges, sauf celle de général. Écrivain abondant, il s'illustra dans tous les domaines ; théologie, spiritualité, controverses avec les protestants, apologétique, philosophie, histoire, philologie ; il est même auteur d'encyclopédies. Mais ce fut sans doute à ses succès de prédicateur qu'il dut sa plus grande célébrité. Cf. S.-M. BOUCHEREAUX, *La réforme des carmes en France et Jean de Saint-Samson*, p. 337-353, Paris, 1950, et J.-P. MASSAUT, *Léon de Saint-Jean*, dans *Carmelus*, Rome, 1961, p. 27-62. Employé par Richelieu, puis par Mazarin, Léon fut pendant la Fronde l'agent de ce dernier, usant de son crédit à la cour de Gaston d'Orléans et auprès des Frondeurs, cf. J.-P. MASSAUT, *Autour de Richelieu et de Mazarin*, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1960, p. 11-45. Léon de Saint-Jean mourut à Paris le 30 décembre 1671.

1. H. BREMOND, *Hist. lit. du sentiment religieux en France*, t. I, p. 265-267, 378, Paris, 1916. — Bremond distinguait aussi Léon de Saint-Jean comme auteur d'encyclopédie ; il voyait dans cette activité particulière un signe supplémentaire de l'humanisme moderne de Léon. Nous pensons que l'effort encyclopédique de Léon procède d'une tout autre inspiration et s'accomplit dans un climat tout différent : il répond, dans un esprit médiéval, à l'appel du *De doctrina christiana*, cf. J.-P. MASSAUT, *Thomisme et augustinisme dans l'apologétique du XVII^e siècle*, dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. XLIV, p. 621-625, Paris, 1960.

2. Cf. S.-M. BOUCHEREAUX, *op. cit.*, p. 340-344. — JULIEN EYMARD D'ANGERS, *Sénèque, Epictète et le stoïcisme dans l'œuvre d'un humaniste chrétien : le carme Léon de Saint-Jean*, dans les *Ephemerides carmeliticae*, Annus V, fasc. 2, p. 476-480, Florence, 1954.

celui des courants d'idées, spécialement d'idées religieuses, qui traversèrent la France dans la première partie du XVII^e siècle. Certains courants, certains milieux, certaines personnes seront appelées humanistes d'une façon relative, par comparaison avec d'autres. Ainsi accordera-t-on volontiers la qualité d' « humaniste » à J.-P. Camus, à Yves de Paris, aux jésuites Binet et Garasse ; mais en revanche, et comparativement, on refusera communément, nous semble-t-il, de faire de Port-Royal un foyer d'humanisme.

Pour juger du cas de Léon de Saint-Jean, nous nous proposons de l'interroger ici sur un point décisif : quelle fut son attitude en face de l'Antiquité païenne ? Et nous verrons que le titre d' « augustinien » convient mieux au P. Léon que celui d' « humaniste ». S'il fut humaniste, ce fut dans la mesure où saint Augustin l'avait été.

Notons d'abord que le tableau, très augustinien, que le P. Léon trace de la situation de l'homme, tant dans l'état d'innocence qu'après la chute originelle, ne laisse rien augurer de bon en faveur de l'homme antique, grec ou romain, dépourvu de la grâce et de la révélation chrétienne. Certes, Léon de Saint-Jean sait, à l'occasion, célébrer les excellences de l'homme, sa position centrale dans l'Univers, sa participation au monde spirituel, sa domination sur les êtres matériels : *copula mundi*, microcosme, « l'homme se regardera comme la créature la plus chérie de son Créateur entre les choses sublunaires³. » Mais ces éloges ne sont pas fréquents sous la plume de notre auteur, et ce ne sont que lieux communs que l'on trouve chez Marsile Ficin et chez Pic de la Mirandole, sans doute, mais tout aussi bien chez saint Augustin, Grégoire le Grand, saint Bernard, saint Bonaventure, Thomas d'Aquin, Bérulle et Pascal⁴. Ces protestations à la gloire de l'homme ne dépassent pas ce que la tradition chrétienne a toujours véhiculé ; on n'y trouve ni l'insistance ni l'enthousiasme qui ont caractérisé les courants humanistes depuis la Renaissance⁵.

En revanche, le P. Léon se montre beaucoup plus sensible aux inconvénients de la position intermédiaire de l'homme, entre le spirituel et le

3. LÉON DE SAINT-JEAN, *L'ouverture des trois cieus de saint Paul*, (1^{re} éd. Paris, 1633) dans *Jésus-Christ en son trône...*, III, Théol. myst., III, 1, p. 14, Paris, 1657. — Cf. encore *Economie de la vraie religion*, t. I, p. 177-179, Paris, 1652 (1^{re} éd. Paris, 1643). — *Portrait de la sagesse universelle*, A celui qui lit, Paris, 1655.

4. Cf. E. GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, p. 197, Paris, 1949. — IDEM, *L'esprit de la philosophie médiévale*, p. 175, 222-224, Paris, 1948. — IDEM, *La théologie mystique de saint Bernard*, p. 49-59, Paris, 1947. — IDEM, *La philosophie de saint Bonaventure*, p. 178, Paris, 1953. — J. DAGENS, *Bérulle et les origines de la Restauration catholique*, p. 272-278, 293, Paris, 1952.

5. Cf. par ex. l'ampleur que donne à ce thème Yves de Paris au début du t. II de sa *Théologie naturelle*, Paris, 1638, p. 14-48, dans une série de quatre chapitres dont le titre commun est : « L'homme doit connaître la perfection de sa nature. » — Cf. aussi, H. BRÉMOND, *Hist. litt...*, t. I, p. 454-460. — Ch. CHESNEAU, *Le P. Yves de Paris et son temps*, t. II, p. 69-70, Paris, 1946, y décèle des influences précises de Marsile Ficin.

matériel, et aux risques de la liberté. Car avec la liberté est apparu le péché. « Toutes choses, observe-t-il, retournent à leur principe (qui est Dieu), n'y ayant que l'homme qui s'en sépare par le péché⁶. » Saint Bonaventure spécialement avait fait ressortir ces risques particuliers inhérents à la condition humaine, et c'est au Docteur séraphique que Léon de Saint-Jean fait écho dans ce texte étonnant, fort peu humaniste, on en conviendra :

« O heureux esclavage, ô bienheureuse ignorance qui fait que les cieux, les éléments, les mixtes, les plantes, les animaux ne s'égarant jamais du droit chemin, marchant toujours d'un même pas dans la volonté de leur Créateur. Il n'y a que toi, ô homme, dont la connaissance est criminelle, et le privilège de ton franc-arbitre est l'occasion de ta révolte et de ta réprobation⁷. »

Dès lors, en quelque manière, sa déchéance, plus encore que ses privilèges, distingue l'homme des animaux⁸. L'homme est un être divisé, où s'affrontent deux ennemis irréconciliables : la grâce et le péché⁹. Sans doute, Pic de la Mirandole lui-même s'est fait l'écho de cette doctrine paulinienne classique¹⁰. Seulement Léon de Saint-Jean, — et c'est là qu'il se sépare de l'humaniste florentin, — ne signerait pas plus que Bérulle « la conclusion débordante d'optimisme » que propose Pic : « la philosophie apaisera ces guerres¹¹. » En effet, en bon augustinien, Léon de Saint-Jean ne se fait pas de la nature humaine, même dans l'état d'innocence, une opinion fort enthousiaste :

« La nature de tous les hommes, faible et impuissante en elle-même, est incapable de rendre ses devoirs à Dieu, et par un surcroît de malheur, le péché l'a rendue indigne des secours nécessaires pour cet effet. C'est pourquoi demeurant entière, elle ne peut tout au plus produire dans les actions qu'une honnêteté morale ; mais depuis qu'elle a été corrompue par l'iniquité, elle n'engendra que des enfants vicieux et débauchés¹². »

Ainsi, par le péché, l'homme, outre la grâce perdit même les privilèges de la nature¹³. Et le P. Léon de conclure, dans une égale fidélité

6. *L'Année royale*, t. II, 3, p. 253, Paris, 1655 (Sermons prêchés à la Cour en 1652-1653).

7. *Ibidem*, t. II, 2, p. 508.

8. *Ibid.*, t. I, p. 80 ; t. II, 2, p. 240-241.

9. « Las, moi misérable ! je suis moi-même le sujet de ma peine et le champ de mes batailles. *Sentio aliam legem...* (Rom., VII, 23). » *Ibid.*, t. II, 3, p. 38.

10. PIC, *De dignitate hominis*, éd. E. Garin, Florence, 1942, t. I, p. 116.

11. Cf. J. DAGENS, *Bérulle...*, p. 277.

12. *Économie de la vraie religion*, t. I, p. 332. (Nous citons toujours cet ouvrage d'après la 2^e éd., Paris, 1652) — Pour saint Augustin cf. E. GILSON, *Introduction...*, p. 191-194.

13. « De vrai, considérant l'homme, comme homme et comme pécheur, dépouillé de tous les dons surnaturels, il n'avait plus même aucun droit aux privilèges de la nature. » *Économie* t. I, p. 321-322.

à la théologie d'Augustin¹⁴, qu' « après cette générale banqueroute » que fut le péché originel, « il n'y avait nulle partie en l'homme qui ne fût gangrenée¹⁵. »

Mais si Léon de Saint-Jean ne considère jamais l'homme sans aussitôt penser à sa chute et à sa déchéance, cette deuxième pensée en amène une troisième, celle de la rédemption et de la grâce. C'est là seulement que se placent et que peuvent se développer la grandeur et la valeur de l'homme : dans la grâce, et contre la nature. Car « la nature, nommément depuis la chute de son premier père..., est sans connaissance de a vraie lumière, sans persévérance au vrai bien¹⁶. » Elle pousse l'homme « dans les sentiers du Faux et du Mal¹⁷ ». Elle est « corrompue, débauchée, double, dissimulée, fine, subtile, artificieuse, mêlée, confuse, intriguée, aveugle, présomptueuse, révoltée, propriétaire¹⁸. » Ainsi, si l'homme est promis à la plus haute destinée, par l'union et la conformité à Dieu, c'est au prix de l'anéantissement de la nature. A la formule célèbre : *gratia non tollit naturam, sed perfecit*, qui ouvrirait les plus larges possibilités d'humanisme chrétien, Léon de Saint-Jean tend à substituer des déclarations aux résonances « néantistes » : « Dieu et la nature sont contraires¹⁹ » ; dans le chrétien « moins il y aura de l'humain, plus il y aura de divin, la nature ne devant servir que de base pour soutenir les effets et les divines opérations de la grâce²⁰. » Ou mieux encore :

« Si l'or pour être mis en œuvre doit passer par le feu et par la coupelle, aussi la nature doit être anéantie et absorbée par les qualités de la grâce pour faire un ouvrage digne de Dieu²¹. »

Ainsi Léon de Saint-Jean parle de l'homme avec plus de mépris ou de commisération que d'admiration ou d'enthousiasme. L'homme, selon lui, tient toute sa valeur de l'ordre de la grâce, entièrement opposé à celui de la nature déchue. C'est l'enfant de Dieu, né au baptême, qui rend à l'homme son excellence.

Dans ces conditions, le sage antique n'est pas très avantagé. On ne s'étonnera pas d'entendre le P. Léon invitant ses auditeurs, dans un

14. Cf. E. GILSON, *Introduction...*, p. 196-197. — On sait que les augustiniens affirment que même la nature fut affectée par le péché, tandis que les thomistes, — en cela plus « humanistes », — tiennent la nature pour donnée définitivement et inamissible, l'homme n'ayant perdu par le péché que les dons préternaturels et la grâce.

15. *Economie*, t. I, p. 325.

16. *Ibid.*, p. 499.

17. *Ibid.*, p. 506.

18. *Ibid.*, p. 507.

19. *Ibid.*, p. 499.

20. *Ibid.*, p. 547.

21. *Ibid.*, p. 549. — « Tellement qu'il faut réduire l'esprit humain dans une vaste solitude, dans un vide général et dans un néant très profond, s'anéantissant en toutes choses et anéantisant toutes choses en soi, comme si de vrai il était mort et anéanti. Parce que si nous retournons à notre néant, Dieu deviendra tout en nous. » *Ibid.*, p. 627.

sermon de Noël, à entrer « avec l'amoureux saint Augustin, dans cette nouvelle école de la Sagesse chrétienne²² », déclarer que « cette femelle qui m'écoute, s'entretenant dans la moindre pensée de Dieu, de sa grâce, de la foi, des sacrements, de la naissance et de la circoncision de Jésus, est infiniment plus parfaite que Platon ni Aristote en toute la sublimité de leurs sciences naturelles ». Pourquoi ? « D'autant que les connaissances chrétiennes ont pour principe une grâce surnaturelle²³. » Voilà ce qui caractérise cette nouvelle sagesse inaugurée par l'Incarnation, et voilà pourquoi la crèche est le berceau de cette nouvelle sagesse et le tombeau de l'ancienne²⁴ :

« C'est qu'Aristote, Hypocrate, Euclide, bref tous ces grands hommes que Tertullien appelle les fameux patriarches des diverses sectes, n'ont posé que des paroles et des discours sortis hors d'eux-mêmes pour principe de leur philosophie, de leur médecine, de leur géométrie et de leurs autres sciences. Au contraire, Jésus-Christ, Maître et Docteur incomparable a voulu se mettre lui-même et se donner à nous pour principe de la science du salut, qui enseigne la rémission des péchés et dont il est venu ouvrir l'école en la crèche et sur le calvaire : *ad dandam scientiam salutis plebi eius in remissionem peccatorum* (Luc, 1, 77) ; *ego principium qui loquor vobis* (Joan., VIII, 25). Il est lui-même le principe spéculatif et des êtres et des vérités, Il est le principe de Nature dans la Création, de Grâce dans la Rédemption, à cause qu'il est une parole substantielle, celle de tous les philosophes n'étant qu'accidentelle²⁵. »

Sortie de l'homme et purement naturelle, la sagesse antique est affectée d'une incurable impuissance : *flatus vocis* ! Sa vanité la rend même nocive :

« L'idée générale des sciences n'est pas un bien nécessaire. Ces belles connaissances ont plus damné de personnes depuis le commencement du monde qu'elles n'en sauveront jusqu'à la fin. Et ces fameux maîtres, ces célèbres et illustres de l'Antiquité, qui les ont cultivées avec tant de réputation, brûlent misérablement et éternellement dans les enfers, tandis que nous faisons leurs éloges sur la terre. A proprement parler, il n'y a qu'une science nécessaire qui est celle du salut... Sans les lumières célestes et les divins feux que cette sainte discipline allume dans nos cœurs... l'homme n'est qu'un abrégé de toutes les vanités », un assemblage de « fantômes, de chimères et d'illusions²⁶. »

22. *Année royale*, t. II, 3, p. 246.

23. *Ibid.*, p. 249.

24. *Les métamorphoses sacrées*, p. 549 et sq., Grenoble, 1665.

25. *Année royale*, t. II, 3, p. 134-136.

26. *Jésus-Christ en son trône...*, Avertissement au lecteur.

La sagesse antique n'est pas seulement vaine ; elle s'est engagée irrémédiablement sur les voies de l'erreur. C'était d'ailleurs excusable « parmi les ténèbres de la gentilité²⁷ ». Certes, seul le Christ fut parfait et infail-
liblé. Les Pères de l'Église eux-mêmes ont erré individuellement sur certains points. Mais Homère, Hésiode, Hérodote sont, nous dit-on, de « ridicules radoteurs » ; « Platon, faussement nommé le divin, ... a été moins que bête ; ... Aristote qu'on fait passer pour l'aigle de la terre et la taupe du ciel, a appris à chicaner plutôt qu'à raisonner²⁸. » Bref, malgré tous ses sages, conclut ailleurs Léon de Saint-Jean citant Clément d'Alexandrie, « il est vrai néanmoins que les trésors de la sagesse ont été cachés à toute la gentilité²⁹ ».

Le plus grand tort des anciens philosophes, aux yeux de notre auteur, est d'avoir inextricablement mêlé le vrai et le faux, au point de fausser les vérités partielles qu'ils avaient atteintes et d'en perdre ainsi le bénéfice. « Ils ne font que la moitié de la besogne. Si les plus clairvoyants ont aperçu l'unité d'un Dieu, ils l'ont déshonorée ou par la vanité de leur science ou par l'insolence de leur vie³⁰. » Le P. Léon s'inspire ici d'un passage des *Confessions* de saint Augustin qu'il commente volontiers³¹. Ainsi la sagesse antique était incapable d'enfanter la vraie philosophie. Car ce sont des problèmes philosophiques qu'elle a mal résolus pour ne les avoir éclairés qu'à moitié : la suite du texte en témoigne, qui correspond point par point au réquisitoire de saint Bonaventure. Le P. Léon et le Docteur séraphique marquent leur préférence pour Platon, le félicitent de la théorie des Idées et d'avoir plus ou moins conçu la création du monde mais le blâment de ses théories fabuleuses sur l'au-delà. L'un et l'autre reconnaissent le savoir d'Aristote ès sciences de la nature, mais aussi la vanité de ces sciences pour elles-mêmes, et son aveuglement ès choses divines ; ils lui reprochent d'avoir nié la liberté de Dieu autant que sa providence, bien qu'ayant malgré tout affirmé son existence. Enfin, ils soulignent l'impuissance des Anciens à édifier une morale juste et bonne,

27. *Année royale*, t. II, p. 64.

28. *Ibid.*, t. I, p. 95.

29. *Métamorphoses sacrées*, p. 549.

30. *Économies*, t. I, p. 295.

31. « Qui autem cothurno tanquam doctrinae sublimioris elati... etsi cognoscunt Deum, non sicut Deum glorificant aut gratias agunt, sed evanescent in cogitationibus suis et obscuratur insipientes cor eorum ; dicentes esse sapientes, stulti fiunt. » AUGUSTIN, *Confessions*, VII, 9. — Comparer avec Léon : « Fuyez comme un précipice et un abîme la vie naturellement morale des philosophes. Toutes leurs lumières sont fausses et toute leur vertu n'est que plâtre. Ils font parade de leur vanité et retiennent injustement la vérité dans la prison de leur mensonge. Ils ont connu Dieu. Mais c'a été pour le faire mépriser lorsqu'ils étaient obligés de faire publier sa gloire. Aussi se sont-ils évanouis dans leurs sottes pensées. Et la vérité de Dieu se servant de leur science pour les rendre inexcusables, les a laissés devenir plus insensés que les bêtes et plus sales que la saleté même. » *Jésus-Christ en son trône...*, III, p. 19.

une politique non tyrannique, sans pouvoir les appuyer sur les vérités de la foi et sans disposer de la grâce pour réparer la volonté³².

D'ailleurs, pour le saint Docteur comme pour le P. Léon, — tous deux fidèles à Augustin, — dans une intelligence que la révélation et la foi ne guident pas, la vérité partielle, outre l'erreur, entraîne l'incertitude, notamment sur cette question absolument capitale de savoir où se trouve notre bonheur³³. Et les deux auteurs se rencontrent pour voir dans la carence des secours surnaturels chez les Anciens la cause de leur incapacité à tirer parti de leurs meilleures idées, d'où suit la débâcle de leurs philosophies et de leurs sciences³⁴. Pour Bonaventure comme pour Léon, ne faire la besogne qu'à moitié c'est faire de la mauvaise besogne, et sans la Révélation les Anciens ne pouvaient pas faire plus.

Toutefois, Léon de Saint-Jean reconnaît que la sagesse antique semble avoir poussé quelques pointes étonnamment avancées en direction du christianisme. Le platonisme, en particulier, s'est parfois haussé, dirait-on, à une telle altitude qu'il a pu servir de plate-forme pour entrer dans le christianisme. C'est ainsi que prêchant en 1661 aux bénédictines de Montmartre sur la conversion de Denys l'Aréopagite, — qui est pour lui le disciple immédiat de saint Paul, — Léon de Saint-Jean a fourni « une pièce à conviction » aux historiens trop pressés en quête d'humanistes dévots :

« Deux raisons toutes opposées, disait-il, rendent la conversion de deux sortes de personnes également *difficiles*. » D'abord les cœurs endurcis : Judas, le mauvais larron. « Mais certes la grâce ne paraît pas moins triomphante dans les sujets qui semblent en être plus capables et plus dignes. Le passage n'est pas si malaisé de l'Académie de Platon à celle de la Crèche et du Calvaire. L'on peut dire de cette philosophie, surnommée la divine, qu'elle est à l'égard du christianisme ce qu'est la campanelle à l'égard des fleurs de lis³⁵. »

32. Pour Léon, cf. *Œconomie...*, t. I, p. 295-296 et *Année royale*, t. I, p. 95. — Pour saint Bonaventure, cf. E. GILSON, *La philosophie de saint Bonaventure*, p. 84-88, Paris, 1953. — Cf. aussi PASCAL, *Pensées*, éd. Brunshwicg, fragm. 435 et 442.

33. « Ce n'était véritablement que dans les académies de la philosophie païenne, qu'étant permis à chacun de rêver sur ses imaginations et de faire de ses fantômes autant d'idoles ou de vanité ou de curiosité, les esprits se donnant carrière sans autre bride que la sensualité, forgèrent jusqu'à 288 opinions, sans jamais pouvoir accorder en quoi précisément consistait la félicité des mortels. » *Œconomie*, t. II, p. 282. — Cf. E. GILSON, *La philosophie de saint Bonaventure*, p. 89-90. — Le chiffre de 288, affectant les opinions des Anciens sur le bonheur, se trouve déjà chez AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XIX, 1, 2, cf. E. GILSON, *Introduction...*, p. 150. — Cet exemple était assez courant. Pascal dit l'avoir trouvé chez Montaigne, mais il donne le nombre de 280. *Pensées*, fr. 74.

34. Cf. LÉON DE SAINT-JEAN, *Métamorphoses sacrées*, p. 50.

35. *La France convertie*, p. 92, Paris, 1661.

Humanisme dévot, s'est-on hâté de s'écrier, sur la foi de ces deux dernières phrases, extraites de leur contexte³⁶. Soulignons ce que le P. Léon nous a d'abord déclaré : en dépit des apparences, la conversion des platoniciens est aussi difficile que celle des cœurs endurcis ; la grâce a autant de mal à triompher dans les deux cas. Que le passage ne soit pas si malaisé de Platon au Christ, n'est aux yeux du P. Léon qu'une opinion, — et une apparence trompeuse. A cette opinion, une autre s'oppose :

« Si au contraire, poursuit-il, suivant la pensée de saint Jérôme, la grâce de vocation trouve bien plus de résistance dans les savants que dans les ignorants, elle prend plaisir de suivre deux routes toutes opposées. Les philosophes éclairent les ténèbres de l'ignorance née avec l'homme, par les lumières de l'étude et de la science. La grâce veut, au contraire, que toute la philosophie de Denys soit éclairée par une éclipse, qu'il trouve dans les ténèbres les splendeurs de l'Évangile. La curiosité naturelle à un philosophe attachait l'esprit de celui-ci aux raisonnements, à l'évidence, aux démonstrations de la science. La grâce de vocation le détache de tout cela³⁷. »

Dans le sermon du lendemain, le P. Léon nous précise clairement pour qui il prend parti : c'est pour saint Jérôme. Pis encore : pour Tertulien ! Il nous montre saint Paul prêchant à Athènes, devant l'aréopage. Écoutons notre « humaniste » :

« La difficulté de réussir en cet endroit était d'autant plus grande que, comme je disais hier avec saint Jérôme, la sagesse humaine est d'ordinaire un obstacle à la conversion, et la subtilité de la philosophie, une très grande opposition à la simplicité de la foi. Y a-t-il rien de plus opposé au Calvaire de Jérusalem que l'Aréopage d'Athènes ? *Quid Athenis et Ierosolymis ?* Certainement l'Église catholique n'a nulle alliance avec l'Académie, *Quid Academiae et Ecclesiae ?* La philosophie est la fille du démon et la mère des hérésies. Misérable et malheureux Aristote qui semble n'avoir inventé la dialectique et l'art du raisonnement que comme une ingénieuse tromperie, une ruine étudiée de la vérité, une hydre de procès et un séminaire d'impiétés. » Mais Dieu « se fait gloire... en un mot de détruire la sagesse d'Athènes par la folie du Calvaire³⁸. »

Ceci dit, — et en quels termes ! — on peut assurer qu'entre toutes les sagesse païennes, c'est le platonisme qui recueille les faveurs du P. Léon. Quand la sagesse humaine, — qui, d'ordinaire, nous a-t-on dit, offre

36. H. BRÉMOND, *op. cit.*, t. I, p. 378. — S.-M. BOUCHEREAUX, *op. cit.*, p. 340.

37. *La France convertie*, p. 92-93.

38. *Ibid.*, p. 125-126. — C'est une traduction presque littérale de TERTULIEN, *De praescriptione*, VII, 6.

plus de résistance à la grâce qu'elle n'y prépare, — vient à être choisie comme chemin de la conversion, c'est la tradition platonicienne qui, aux yeux du P. Léon, se trouve en tête de liste. Qu'est-ce que cela prouve, en fait d'humanisme, sinon tout simplement que Léon de Saint-Jean a bien lu saint Augustin ? Nous avons vu qu'il a emprunté directement au livre VII des *Confessions* un jugement sévère contre les Anciens, et nommément les platoniciens, qui ont corrompu leurs vérités par leurs erreurs. Mais il a pu lire aussi, au même endroit, que saint Augustin avoue avoir été conduit sur la voie du vrai Dieu, en partie par le platonisme; que ce même saint avait reconnu tout bonnement, dans la littérature platonicienne, la doctrine du Verbe telle que l'expose saint Jean au début de son évangile³⁹. Il a pu lire ailleurs que le Docteur de la grâce n'hésitait pas à affirmer qu'il ne manquait pas grand-chose aux platoniciens pour être chrétiens⁴⁰. A tel point qu'un des disciples les plus extrémistes d'Augustin, Jansénius lui-même, est d'une surprenante indulgence pour les platoniciens⁴¹. Faut-il pour cela faire de l'évêque d'Ypres un humaniste, fût-il dévot ?

Quoi d'étonnant alors, quel humanisme, si Léon de Saint-Jean va une fois jusqu'à reconnaître que « tous ces grands hommes » de l'Antiquité nous ont laissé « de beaux préceptes », jusqu'à s'étonner « des rares et prodigieux exemples que quelques-uns nous ont donnés... de voir tant de fleurs parmi ces épines et de trouver tant de fin or dans ces minières », jusqu'à déclarer que les « sciences les plus achevées » des Anciens étant « pleines d'erreurs » et les vertus qu'ils enseignent « très imparfaites », « à mon avis, ce n'est être chrétien qu'à demi que de ne vouloir s'attacher qu'à leurs préceptes et à leurs pratiques⁴² » ?

En vérité, tout cela, éloges et condamnations, c'est du saint Augustin. Et c'est avec Augustin explicitement que Léon de Saint-Jean, avant de distribuer les quelques louanges que nous venons de lire, « condamne de péché toute la vie des infidèles, ne connaissant en leurs actions les plus étudiées que des vérités fausses et des vertus trompeuses⁴³ ». Car « il est indubitable que n'ayant point l'impression de Jésus-Christ et le caractère de la grâce, elles demeuraient toutes mortes et inutiles pour

39. AUGUSTIN, *Confessions*, VII, 9 et 10.

40. AUGUSTIN, *De vera religione*, IV, 7.

41. Cf. J. ORCIBAL, *Thèmes platoniciens dans l'Augustinus de Jansénius*, dans *Augustinus Magister*, p. 1077-1078, Paris, 1954.

42. *Jésus-Christ en son trône*, II, p. 344.

43. *Ibid.*, p. 344. — Cf. AUGUSTIN, *Contra Julianum*, IV, 3, notamment la formule : *falsa virtus est etiam in optimis moribus*, appliquées aux sages antiques et reprise par Arnauld, cf. J. LAPORTE, *La doctrine de Port-Royal. Les vérités de la grâce*, p. 138, Paris, 1923.

le salut⁴⁴ ». Il n'est pas de saint Socrate possible. Dans la célèbre querelle sur la vertu et le salut des païens, Léon de Saint-Jean paraît plus proche de Port-Royal que des humanistes⁴⁵, malgré son refus de prendre parti et sa volonté de fuir « les questions inutiles et les vaines subtilités qui ne profitent à personne⁴⁶ ».

Ces positions fermes n'empêchent nullement le P. Léon, bon prédicateur, de brandir et d'exalter aux yeux des chrétiens trop tièdes les plus beaux succès des païens pourtant damnés, à la honte des premiers et à la gloire des seconds, tant sont immenses les possibilités des uns et tant est faible la capacité des autres⁴⁷.

L'attitude du chrétien devant l'Antiquité classique s'impose donc : « Il ne faut ni s'y arrêter, ni la rejeter, mais s'en servir⁴⁸. » Léon de Saint-Jean s'est longuement expliqué là-dessus au début de son traité de « morale chrétienne »⁴⁹ :

« Les uns, écrit-il, ne font (la morale), ce me semble, que profane, tirant tous leurs préceptes et toutes leurs richesses de Platon et d'Aristote, d'Épictète et de Stobée, de Sénèque et de Plutarque. » D'autres se contentent de théories stériles ou de développements purement littéraires ; d'autres sont incomplets. Enfin, « d'autres, pour la rendre chrétienne, effacent toutes les belles et riches couleurs de la sagesse des Anciens... De sorte que cette science des mœurs ne se voit pas ou assez distinguée et arrangée, comme elle doit, ou enrichie de tous les ornements qu'elle mérite »... « Ce travail, conclut-il, j'ai tâché de le faire en la manière qui est ici représentée et qui se voit toute comprise en ces deux mots de mon titre : morale chrétienne. Le pre-

44. *Jésus-Christ en son trône*, II, p. 344. — « Après tout, et la nature et l'étude ne produiraient que des fruits de la terre, imparfaits et sujets à la pourriture, si la grâce de Dieu, le sang et l'imitation de son Fils incarné, sanctifiant nos actions vertueuses, ne les rendaient dignes de mériter le ciel et l'éternité. » *Ibid.*, p. 343. — « Jamais l'homme n'a possédé les avantages de l'innocence sans les privilèges de la grâce, et jamais il ne peut prétendre à la gloire que sous les heureuses conduites de la charité. » *Ibid.*, p. 344.

45. Cf. H. BUSSON, *La pensée religieuse en France de Charron à Pascal*, p. 402-411, Paris, 1933. — Léon et Arnauld allèguent les mêmes textes d'Augustin pour damner les païens, cf. J. LAPORTE, *op. cit.*, p. 136-153.

46. *Jésus-Christ en son trône*, p. 344.

47. *Ibid.*, p. 344 : « Sans doute que ces gens-là, à plus forte raison que les peuples de Tyr et de Sidon, de Ninive et de Saba, s'élèveront contre nous au jour du jugement. Et que leurs grandes vertus nous condamneront, puisqu'ils ont été courageux et si fidèles à les pratiquer, sans avoir ni la lumière de la foi, ni les divins exemples de Jésus-Christ, ni les secours surnaturels de la grâce, ni les assurances d'une vie éternelle. »

48. *Ibid.*, p. 344.

49. *Ibid.*, p. 341-345. — C'est essentiellement sur ces pages que le P. Julien-Eymard fonde ce qu'il appelle « l'humanisme chrétien du juste milieu » de Léon de Saint-Jean, tout en reconnaissant la modération et les réticences qui limitent cet humanisme, cf. *Sénèque, Épictète et le stoïcisme...*, dans *Ephemerides carmeliticae*, Annus V, fasc. 2, Florence, 1954, p. 476-490. — Question de mots, peut-être ? Mais nous croyons devoir refuser à Léon de Saint-Jean, sous peine de confusion extrême, ce titre d'humaniste chrétien, fût-ce « du juste milieu », comme le P. Julien-Eymard, *Pascal et ses précurseurs*, p. 160-161, Paris, 1954, le refuse à Bérulle, et pour les mêmes raisons.

mier recueille tout ce que j'ai trouvé de plus précieux dans l'Antiquité. En sorte que j'enferme dans les trois parties de ce livre ce qu'Aristote a de plus riche en cette matière, ainsi que l'on verra par ses axiomes cités en marge. Le second ente sur ce sauvageon les greffes de la vertu et de la sainteté nécessaire à tous les chrétiens⁵⁰. »

Programme humaniste ? Mais remarquons tout de suite que le P. Léon ne tient pas sa promesse. Était-elle intenable ? Car au lieu de ne suivre qu'Aristote et de le couronner ensuite par les préceptes chrétiens, il part de l'Écriture sainte qu'il assaisonne de maximes péripatéticiennes, là où cette rencontre est possible. Il n'y a là rien de typiquement humaniste. Des générations de scolastiques n'ont pas fait autre chose⁵¹. Encore convient-il de remarquer que les implications de cette méthode sont, chez Léon de Saint-Jean, d'inspiration augustinienne, et tout à fait opposée à la tradition thomiste, qu'on peut trouver, à juste titre, plus « humaniste »⁵². En effet, pour le P. Léon, ici comme ailleurs, la grâce est indispensable pour rendre la nature à elle-même et permettre l'éclosion de ses valeurs propres. Une sagesse authentique, purement naturelle comme celle des païens, est inconcevable ; elle ne peut être qu'illusoire, parce qu'elle est impossible : « La raison humaine toute seule ne fait que des sages en apparence et de mauvais chrétiens en effet⁵³. » Il ne peut y avoir de sagesse que chrétienne, fondée avant tout sur la grâce et la révélation. La seule vraie sagesse se confond ainsi avec la sainteté.

C'est pourquoi, sans doute, les païens n'offrent rien de très appréciable au moraliste chrétien⁵⁴, dont le premier souci sera de ne pas confondre le

50. *Jésus-Christ en son trône*, II, p. 342.

51. Léon a d'ailleurs conscience de poursuivre ici un travail théologique traditionnel : « Lorsque l'âge et le temps m'ont comme obligé à la lecture de ces anciens auteurs, j'ai médité qu'encore qu'ils ne méritent pas toute la vénération et l'applaudissement que leur rendent certains sages mondains, qu'aussi il ne faut pas les mépriser ni les rejeter tout à fait. Car n'est-il pas vrai que nous pouvons aussi bien nous servir des principes de leur morale pour élever la science du salut, comme nous faisons de leur dialectique, de leur physique, de leur mathématique et de leurs autres sciences pour appuyer notre théologie. » *Ibid.*, p. 344.

52. Cf. J.-P. MASSAUT, *Thomiste et augustinisme...* dans *Rev. des sciences philos. et théol.*, t. XLIV, p. 617-638, Paris, 1960.

53. *Economie*, t. I, p. 349. — Même opinion sur la sagesse chez saint Augustin, cf. E. GILSON, *Introduction...*, p. 37, 46-47.

54. « Platon recherche (la morale) dans ses Idées, mais il y a mêlé beaucoup de chimères et d'extravagances. Aristote ne l'a point assez démêlée de la confusion de ses raisonnements. Il sème bien par-ci par-là les plus beaux principes, mais c'est sans ordre, et il n'en recueille pas le fruit nécessaire. Cicéron ne traitant de ces matières qu'au style des académiciens qui doutent de tout, ne donne point de règle assez certaine et ne s'élève guère au-delà des vertus civiles. Sénèque peut bien passer pour le coryphée des stoïciens. Mais outre l'orgueil et les faux principes de cette secte arrogante, ce sage opulent ne semble avoir visé qu'à remplir ses écrits de graves sentences, tirées la plupart de Métrodore, d'Epicure et de Pythagore. Plutarque et Valère Maxime n'enseignent rien de nouveau et nous fournissent des exemples qui ne sont pas sans reproches. » *Jésus-Christ en son trône*, II, p. 345. — La place faite à Épictète est toutefois plus flatteuse. Le P. Julien-Eymard, *art. cit.*, p. 486-488, en a tiré le plus grand parti en faveur de l'« humanisme » de Léon. Mais outre que le stoïcisme est durement traité, comme on l'a vu, que peut un passage contre l'ensemble d'une œuvre ?

plan de la nature livrée à elle-même et celui de la grâce, la pseudo-sagesse naturelle et la sainteté. Dès le début de son *Jésus-Christ en son trône...*, Léon de Saint-Jean tient à avertir son lecteur qu'il ne veut surtout pas soutenir « que l'homme doive prendre ses conduites de la sagesse naturelle, laquelle, tandis qu'elle demeure seule, n'est que folie devant Dieu, comme notre force n'est que faiblesse en l'œuvre du salut que le Père éternel nous donne par Jésus-Christ⁵⁵. » Abordant dans le même ouvrage la « Morale chrétienne », il réaffirme sa position en termes vifs et cruellement ironiques :

« Quoi qu'il en soit, je ne puis souffrir qu'on ne fasse une entière distinction entre notre morale chrétienne et celle des Anciens. Si nous ne donnons à nos vertus d'autres fins, d'autres principes et d'autres manières d'agir que ne font tous ces profanes, l'eau ne montant jamais plus haut que la source, nous n'aurons après tout qu'une vie profane. Et ceux qui après le baptême sont si passionnés de ces Anciens qu'ils ne sont adorateurs que de leurs maximes et de leurs vertus, peuvent bien à l'article de leur mort attendre d'eux toute leur récompense. Si Charron et Montaigne eussent bien pris garde à cela, leur siècle et le nôtre n'auraient pas tant de sages et auraient plus de saints⁵⁶. »

Dures paroles, et qui n'éveillent guère d'échos humanistes ! C'est Jansénius qui, en 1640, réclamait le plus vigoureusement, devant la poussée du stoïcisme chrétien, une entière distinction entre la morale chrétienne et celle des païens⁵⁷. C'est Pascal, un peu plus tard, dans *l'Entretien avec M. de Sacy*. C'est l'évêque d'Ypres encore qui oppose le « sage » et le saint⁵⁸. C'est Arnauld qui, examinant « la vie de ces sages dont on prétend faire des saints », conclut que cette voie mène à la religion naturelle, en rendant le Christ inutile⁵⁹. Enfin, la condamnation précise de Montaigne par Léon de Saint-Jean est digne d'attention⁶⁰. M. Dagens a montré comment Montaigne, voulant mettre la religion presque complètement à part du règlement de la conduite humaine, préparait le XVIII^e siècle, la philosophie des lumières, la religion naturelle et la laïcisation de la vie. Pourtant, les contemporains ne semblent pas avoir vu le danger. Saint François de Sales cite Montaigne avec complaisance ; Camus le loue presque sans réserves ; Garasse, acharné sur Charron, épargne Montaigne. « Pascal, conclut M. Dagens, est vraiment le premier qui ait pris conscience de la portée des *Essais*, et qui ait opposé la morale de Mon-

55. *Jésus-Christ en son trône*, avertissement au lecteur.

56. *Ibid.*, II, p. 345.

57. Cf. H. BUSSON, *op. cit.*, p. 397-402.

58. *Ibid.*, p. 407-408.

59. *Ibid.*, p. 410.

60. Ajoutons-y la condamnation d'Erasmus, plus violente encore : Erasmus est déclaré « trompeur et habile, comme furent Manès, Arius, et Pélage ». Cf. lettre de Léon à Richelieu, 18 août 1642, dans LÉON DE SAINT-JEAN, *Epistolae selectae*, I, p. 39-49, Rome, 1661.

taigne à l'idéal chrétien⁶¹. » C'est ce qu'a fait aussi, au même moment, Léon de Saint-Jean. Jansénius, Arnauld, Pascal, quelle compagnie pour un « humaniste »⁶²!

A la base de l'attitude de Léon de Saint-Jean en face de la sagesse antique, nous trouvons un augustinisme profond. Cela n'entraîne nullement un rejet pur et simple de la culture païenne. Certes, à la suite des augustinien médiévaux, Léon de Saint-Jean affirme que seuls les chrétiens peuvent être de vrais savants et de bons philosophes⁶³. Mais aussi, dans l'inextricable mélange de « vérités fausses et de vertus trompeuses » qu'offrent les païens, les chrétiens sont seuls capables de séparer le bon grain de l'ivraie, et de faire un usage sain et profitable de vérités enfin dégagées :

« Il faudrait faire en cette occasion ce que saint Paul commande aux chrétiens à l'égard des juifs : il ne serait pas mauvais d'enter la morale chrétienne sur l'ancienne ; ou bien de retirer celle-ci de ces mains profanes, comme le vrai domaine de Jésus-Christ, et l'ayant purifiée dans la coupelle de la grâce, en faire notre héritage et nos plus précieuses richesses⁶⁴. »

Car, on le voit, les philosophes païens, outre qu'ils les ont corrompues, ont dérobé leurs vérités :

« Que s'il est permis, par droit de représaille, de ravir à la théologie profane ce qu'elle nous a dérobé et corrompu témérairement, nous écrivons ici avec les doctes...⁶⁵ »

On reconnaît ici l'idée exprimée dans une page célèbre du *De doctrina christiana*, où Augustin s'autorise de l'appropriation des vases égyptiens par les Hébreux (Exode, III, 22 et XII, 35), pour permettre aux chrétiens de recourir à l'érudition païenne⁶⁶. Léon de Saint-Jean lui-même reprend volontiers cette comparaison et commente en ce sens le texte de l'Exode⁶⁷.

61. J. DAGENS, *Bérulle...*, p. 57-59.

62. Nous n'entendons certes pas faire de Léon un janséniste ; toutefois, nous ne pouvons admettre avec le P. Julien-Eymard, *art. cit.*, p. 479, n. 14, que Léon fut un « invincible adversaire des jansénistes ». Comme nous l'avons encore vu plus haut, Léon refusait de prendre parti sur le fond du débat, cf. J.-P. MASSAUT, *Autour de Richelieu et de Mazarin*, dans *Rev. d'hist. mod. et contemp.*, 1960, p. 18-21.

63. *Métamorphoses sacrées*, p. 548-551. — E. GILSON, *La philosophie de saint Bonaventure*, p. 76-100. — J.-P. MASSAUT, *Thomisme et augustinisme...*, p. 621-625.

64. *Jésus-Christ en son trône*, II, p. 345.

65. *Economie...*, t. II, p. 286.

66. *De doct. christ.*, II, 40, 60. — Cf. E. GILSON, *Introduction...*, p. 162.

67. *Economie...*, p. I, p. 263. — *Année royale*, t. I, p. 106-108. — Léon a trouvé cette idée également chez Grégoire de Nysse, Basile, et Jérôme ; il invoque, avec ce dernier, *Deut.*, XXI 12. — Cf. J.-P. MASSAUT, *Thomisme et augustinisme...*, p. 624.

Le P. Léon use fort peu de ce droit de repréaille qu'il a reconnu aux chrétiens. C'est même un trait caractéristique de son œuvre que le mépris des références ou des allusions à l'Antiquité. Dans ses traités de spiritua-lité, on n'en trouve pratiquement pas. Dans ses encyclopédies, elles sont moins rares, sur des sujets profanes ; ainsi Pline fournit beaucoup de ren-seignements en science naturelle. Aristote trouve sa place en morale civile. Dans ses sermons, le P. Léon est particulièrement sobre à cet égard, surtout quand il s'adresse à des religieux. Il s'accorde un peu plus de liberté devant la Cour, dont cependant la culture et l'esprit pro-fanes le désespèrent⁶⁸. Aussi bien, ce prédicateur ne flatte-t-il pas les goûts de ses auditeurs ; introductrices, les citations d'auteurs païens ne dépassent pas la portée de l'anecdote destinée à capter l'attention de l'auditoire⁶⁹.

Plus remarquables encore sont les précautions, les réticences, les excuses qui accompagnent ces concessions à l'Antiquité⁷⁰. Souvent d'ailleurs,

68. « Las, hélas ! s'écrie-t-il, personne quasi n'ignore à la Cour le cheval de Troie, la tête du capitole, les voyages d'Alexandre, les conquêtes de Jules César, l'Histoire de Tacite, les maximes du secrétaire de Florence, l'Homme d'État, le Sage Politique, les trois familles de nos Rois, et le reste. Qui d'entre vous, Mesdames, n'a étudié dès sa jeunesse, les Métamorphoses, les Amadis, les Romans et les autres fatras d'esprits oiseux ou incapables de meilleures occupations. Cependant le christianisme est ignoré, la vérité de notre religion est prise à crédit et sous la caution de nos parents et de nos parrains. Les mystères de la foi nous dégoûtent, ainsi que la Manne faisait des Juifs dans les déserts, *anima nostra nauseat super isto cibo levissimo* (Num., XXI, 5) ; ses préceptes nous fâchent non moins que les Capharnaïques, *durus est hic sermo, et quis potest sustinere ?* (Joan, VI, 61). Et la publication, la prédication, la méditation de l'Évangile est de nos jours ou ignorée, ou moquée, ou méprisée. » *Année royale*, t. II, 3, p. 238.

69. Voici, à titre indicatif, quelques chiffres concernant les citations relevées dans les 1400 pages de l'*Année royale* (sermons prêchés à la Cour en 1642-1643). La Bible vient en tête : saint Paul est cité 371 fois, les évangiles 366 fois, les psaumes 233 ; viennent ensuite Isaïe, le Cantique, la Genèse, etc. Parmi les Pères de l'Église, Augustin est cité 107 fois, Tertullien 53, Bernard 42, Jérôme 27, Denys l'Aréopagite 18, etc. Parmi les auteurs païens, Aristote 22, Platon 14, Sénèque 10 ; les autres auteurs païens sont cités seulement de 1 à 3 fois, sauf Virgile qui revient 8 fois. Il ne faut pas tirer de ces chiffres plus qu'ils ne peuvent donner. Un auteur peut être cité pour être réfuté : c'est le cas fréquemment pour les auteurs païens. On remarquera cependant le dédain de Léon pour l'Antiquité païenne au moment où tant d'humanistes, même dévots, criblaient leurs sermons de références aux auteurs païens, et pas toujours aux plus sérieux. Le mépris de Léon pour les poètes et les historiens est manifeste. Parmi les Pères de l'Église, la prédominance d'Augustin, puis de Tertullien et de Bernard, est frappante ; ce ne sont pas des patrons particulièrement « humanistes ».

70. « Que s'il m'est permis, comme disait un ancien Père de l'Église, de cueillir les roses emmy les épines et de faire éclore des ténèbres de l'idolâtrie les rayons de la foi catholique, n'aurais-je pas, à votre avis, très juste occasion d'appliquer au saint et sacré nom de Jésus les paroles de cet Ancien : *Bonitas est in centro, pulchritudo in circumferentia*. » *Année royale*, t. II, 3, p. 283. Cf. encore *ibid.*, t. II, 2, p. 383, 525. — Il ne faudrait pas, par contre, tirer parti de formules telles que « Platon, celui qui a parlé le plus sagement des choses divines et humaines », *ibid.*, p. 529 ; ou « le divin Platon » ; ou « Aristote, le maître de l'humaine sagesse », ou « ce grand homme Aristote », ou « le maître de la philosophie ». Ce ne sont là que formules courantes à l'époque et sans signification profonde. On y voit seulement que Platon est mieux coté qu'Aristote. Ou que celui-ci doit sa valeur à saint Thomas : « Aristote, prince de l'humaine sagesse, à qui saint Thomas a emprunté... » *Année royale*, t. I, p. 4. Et sans doute est-ce le divin Platon chez qui saint Augustin a puisé !

c'est à travers des auteurs chrétiens et sous leur caution que le P. Léon recueille la culture païenne. Le platonisme notamment ne manquait certes pas de garants chez les Pères de l'Église⁷¹. Or il y a bien chez notre auteur un « décor platonicien », comme dit M. Dagens pour Bérulle⁷². La continuité dans l'échelle des êtres et l'exemplarisme sont deux caractères essentiels de la vision du monde que Léon de Saint-Jean s'est formée au contact, principalement, du Pseudo-Denys et de la tradition médiévale qui relie Raymond Lulle à saint Augustin⁷³. Car, pour véhiculer du platonisme, il n'est pas nécessaire d'être humaniste. Il suffit d'être augustinien, de s'être nourri des Pères de l'Église, d'avoir lu la littérature mystique depuis Grégoire de Nysse jusqu'à l'école rhéno-flamande, Jean de Saint-Samson et Bérulle : toutes conditions réunies chez Léon de Saint-Jean.

Aussi bien, le titre d'humaniste ne nous paraît pas convenir au P. Léon, si nous le comparons à la majorité de ses confrères. Lorsqu'Yves de Paris, par exemple, en travail d'apologétique, ouvre son chapitre sur le mystère de la Trinité, il ne peut s'empêcher d'aligner tous les grands noms de l'Antiquité : Mercure Trismégiste, Pythagore, Platon, Plotin, Porphyre, Proclus, Calcidius, Jamblique. Tous, selon le P. Yves, ont eu « dessein de parler du mystère de la Trinité comme la foi nous le propose, encore que leurs pensées en soient fort confuses⁷⁴ ». Rien de tel lorsque Léon de Saint-Jean aborde le même sujet dans son *Économie de la vraie religion*. Nulle part, il ne laisse entendre que les païens auraient eu quelque pressentiment des mystères chrétiens⁷⁵. Le P. Léon, avons-nous vu, paraphrasant un des textes les plus sévères de saint Augustin, accorde seulement aux plus clairvoyants d'entre les Anciens d'avoir aperçu cette vérité criante, qu'est, à ses yeux, l'existence d'un Dieu unique, — et encore est-ce pour observer, avec Augustin, que cette vérité, entrevue par les païens, fut aussitôt par eux déshonorée.

Dans la prédication de cette époque, les exemples sont nombreux de sermons où foisonnent toute l'Antiquité païenne et ses histoires les plus

71. Par exemple : « On peut rapporter cette opinion des platoniciens, qui, en leur théologie fabuleuse, estimaient que Dieu habitait dans un ciel Empirée, c'est-à-dire, comme l'explique saint Denys l'Aréopagite, dans un ciel de feu et d'amour. » *Portrait de la sagesse universelle*, II, p. 117. — Ou encore : « Le prince de la théologie grecque, saint Grégoire de Naziance, nous enseigne, après le sage Socrate, que nous sommes les trésors et les richesses de la Divinité. » *Année royale*, t. II, 3, p. 262.

72. J. DAGENS, *Bérulle...*, p. 54.

73. Cf. par exemple *Économie...*, t. I, p. 159-167. — *Portrait de la sagesse...*, II, p. 15-20, 111-118. — L'influence de Lulle sur Léon est immédiate et particulièrement forte.

74. YVES DE PARIS, *Théologie naturelle*, t. IV, p. 422, Paris, 1641.

75. Bérulle lui-même — à qui le P. Julien-Eymard refuse la qualité d'humaniste en l'appliquant à Léon, (*Pascal et ses précurseurs*, p. 160-161) — reconnaissait aux Anciens ces sortes de présages, cf. J. DAGENS, *Bérulle...*, p. 18, 24.

fabuleuses, voire du plus mauvais goût⁷⁶. Le P. Léon, conscient de la gravité de sa mission, cherche plus exclusivement dans l'Écriture et chez les Pères la matière de l'« éloquence chrétienne ». Il s'exclame avec saint Paul, son « divin maître » : *Praedicamus Jesum, et hunc crucifixum* (I Cor., I, 23)⁷⁷. Toute l'éloquence des grands orateurs antiques pâlit singulièrement auprès de la Parole de Dieu⁷⁸. Aussi le P. Léon réprovoque-t-il durement les « prédicateurs à la mode », — les humanistes précisément, — « très indignes de leurs ministères... meslant l'eau avec le vin, qui adultèrent la Parole de Dieu par leurs inventions curieuses, leurs contes fabuleux, leur discours mignard et affété qui n'a rien de sérieux ni de divin⁷⁹ ». Le ton de ces reproches se fait parfois d'une amère ironie :

« Pour moi, je ne puis assez admirer qu'au lieu de nourrir les enfants de l'Église des paroles de la foi et de leur réciter le testament de leur Père, l'on fasse gloire de les entretenir des doctrines profanes. Combien s'en trouve-t-il qui sont plus versés dans la lecture d'Aristote et de Cicéron, de Tacite et de Virgile, que de David et d'Isaïe, de saint Luc et de saint Paul⁸⁰. »

Ainsi, il se trouve que Léon de Saint-Jean, bien loin d'être des leurs, combattit les « humanistes », en militant pour la Restauration catholique.

Jean-Pierre MASSAUT,
Fonds national belge
de la recherche scientifique.

76. Cf. P. JACQUINET, *Des prédicateurs du XVII^e siècle, avant Bossuet*, Paris, 1863. — A. HUREL, *Les orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, Paris, 1872. — E. GRISSELLE, *Le ton de la prédication avant Bourdaloue*, Paris, 1906. — Dans ces deux derniers ouvrages, Léon de Saint-Jean ne nous paraît pas assez distingué de ses confrères, cf. J.-P. MASSAUT, *Léon de Saint-Jean*, dans *Carmelus*, Rome, 1961, p. 60-61. — H. BUSSON, *La pensée religieuse...*, p. 587-613. — J. ORCIBAL, *Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, t. I, p. 40-45, 69, 71, Paris, 1947, qui cite, p. 43, ce témoignage de La Bruyère : « Le sacré et le profane ne se quittaient point, ils s'étaient glissés ensemble jusque dans la chaire, saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrece parlaient alternativement. Les poètes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères. »

77. *Année royale*, t. I, *Traité de l'éloquence chrétienne*, p. 93-106 ; t. II, 3, p. 212-213.

78. « Tout l'art oratoire de Démosthène et de Cicéron, d'Isocrate et de Quintilien n'est qu'un élément vide, un crayon grossier, une ombre et une figure, qui reçoit sa plénitude, son corps et sa vérité de l'éloquence chrétienne. » *Ibid.*, t. I, p. 15-16.

79. *Économie...*, t. I, p. 446.

80. *Année royale*, t. I, p. 101.